
Marion Vicart, *Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*

Paris, Éditions Petra, 2014

Sophie Gallino Visman



Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2497>
ISSN : 1773-018X

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016
Pagination : 187-190
ISBN : 978-2-85944-990-2
ISSN : 1276-8707

Référence électronique

Sophie Gallino Visman, « Marion Vicart, *Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal* », *Socio-anthropologie* [En ligne], 34 | 2016, mis en ligne le 09 février 2017, consulté le 15 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2497>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juin 2017.

© Tous droits réservés

Marion Vicart, *Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*

Paris, Éditions Petra, 2014

Sophie Gallino Visman

- 1 Donna Harraway écrit que nos rapports avec les chiens sont « pleins de gâchis, de cruauté, d'indifférence, d'ignorance et d'abandon, mais aussi de joie, d'invention, de travail, d'intelligence et de jeu¹ ». Sans nier la réalité de ces multiples formes de relations, la sociologue Marion Vicart met l'accent sur les modalités de présence, beaucoup plus calmes et légères, qui nous lient de façon singulière avec « le chien ». Le ciment de notre relation reposerait sur le partage d'un espace et d'un climat de paix. Dans *Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal* (issu de son travail de thèse), celle-ci propose de comprendre les modes d'existence des humains et des chiens à partir de l'analyse de situations de la vie quotidienne. Loin de certaines idées reçues, elle montre que les chiens ne sont ni rois ni martyrs, ni même héros ou travailleurs, mais simplement un « détail » de nos vies. La domestication aurait entraîné ce fait – en rendant le chien calme et docile, il est devenu « détail » (p. 117). À noter que Marion Vicart définit la docilité comme la « possibilité de se laisser porter par les habitudes ». « Le chien » et « l'homme » partagent alors ce que l'auteure appelle un « bonheur tiède ». Ce bonheur tiède rappelle « l'espèce de bonheur » qu'emandé par les petits chiens errants d'une ode de Baudelaire : « avec des yeux clignotants et spirituels », ces petits chiens implorent : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur². »
- 2 L'anthropologue choisit comme méthodologie la « phénoménographie équitable » qui lui permet de faire le pari de nous en apprendre autant sur « l'homme » que sur « le chien ». Si l'éthologie permet d'analyser les comportements des « animaux » et la sociologie, les actions humaines, la phénoménographie permet l'analyse de la présence – nous reviendrons sur sa définition – et de la coprésence, des animaux et des humains, tout en

respectant une certaine équitabilité. L'intérêt du dispositif permet d'aller plus loin que la seule analyse de discours (plus courante) et de suivre les animaux dans le basculement même des situations. Aucun matériau n'est négligé, des prises de notes à la vidéo en passant par la photographie sous forme d'analyses de séquences. L'observation d'une centaine de chiens est complétée par celle, plus approfondie et prolongée, de deux chiens et de leur entourage : Otchoum « le chien ordinaire idéal » qui présente un caractère « banal » et « routinier » ; et la propre chienne de la chercheuse, Moksha.

- 3 La première partie de l'ouvrage est consacrée à des « journées de chiens » et nous éclaire sur la spécificité de la présence du chien dans une famille humaine. On est loin du concept de l'animal « objet à penser » : ici, le chien de compagnie est étudié de près dans des situations concrètes de la vie ordinaire et replacé dans « une réalité, un temps et un espace, un quotidien, une manière d'exister » (p. 51). En étudiant les propriétaires et leurs chiens, Marion Vicart s'est rendu compte que les moments d'interaction et d'être ensemble ne constituent qu'une infime partie du temps quotidien de chacun. Les chiens restent dans « les coulisses » (p. 41). Des synthèses schématiques de journées d'observations montrent la part minimale de l'« interactionnel » et du « relationnel » dans la relation entre l'« homme familial » et le chien de compagnie (p. 41). Et les modalités « d'être avec » vont faire le grand écart entre interaction et indifférence ; présence et absence. La coprésence ou la présence animale peut ainsi être perçue comme un détail par l'humain. On comprend alors qu'une des principales modalités d'existence du chien est d'être seul et, la plupart du temps, de dormir. Marion Vicart réfute ici l'idée que le « mode mineur », c'est-à-dire la capacité de pondérer son engagement dans l'action, serait le propre de l'homme (p. 116).
- 4 Un autre point pertinent est le fait que l'anthropologue choisit le pronom singulier « le » chien pour nommer les différents et nombreux animaux étudiés. Cette utilisation n'a pas pour objectif de désigner un être prototypique, mais de définir un mode d'être et de présence. La présence « est la façon pour un individu d'être là, présent dans une situation [...] se déclinant en différents modes ou états » quelle que soit l'espèce (p. 50). Étudier « le chien », c'est savoir ce qu'est « un chien » et cela permet de l'étudier dans le relâchement et l'ennui. Le chien, « la figure idéale du chien ordinaire » ressemble à « l'être infinitésimal » de Gabriel Tarde (p. 318).
- 5 L'auteure ne rapporte pas d'histoires extraordinaires et ne verse pas dans le spectaculaire à la manière de Donna Haraway qui narre ses « échanges amoureux oraux » avec sa chienne Madame Cayenne Pepper. La banalité figure ici au cœur du récit. Grâce à une vidéo avec vision nocturne, nous découvrons ce que fait le « meilleur ami de l'homme » lorsque tout le monde dort (étrangement, celui-ci se réveille très souvent mais ne bouge pas, regarde dans le vide et « soupire » (p. 197) et apprécions les détails de ses réactions à partir de photographies (ses jeux de regards par exemple). Les quelques 20 séquences qui nous plongent dans l'univers d'Otchoum, « la journée du jeudi 28 octobre 2004 à Ornais » dans sa famille humaine, nous présentent un tableau assez classique : Sylvie, mère de deux fillettes, est – en plus de son travail – assignée aux tâches ménagères et aux soins des enfants ; Lionel, le père, quand il n'est pas au travail, est devant la télévision ou l'ordinateur. Quand Sylvie rentre à la maison, Lionel reste indifférent, au contraire d'Otchoum qui l'accueille. Lionel conduit la voiture du couple et les chiens voyagent dans le coffre (séquence 13, p. 114). Quand les chiens font une bêtise, les réactions vont du coup de pied à l'arrière-train jusqu'au projet de la castration – Otchoum a égorgé une brebis – (mais l'idée dérange Lionel). Il n'y a ni maltraitance animale ni « amour

inconditionnel et déraisonnable » pour la race canine. C'est une espèce de « normalité » où chacun – pas seulement les chiens – semble être à sa place et faire preuve de docilité. « Les chiens savent rester là auprès des hommes dans un comportement calme et obéissant » (p. 115), ils sont les uns et les autres en coprésence bien plus que dans un rapport de domination (p. 117). Dans cet ordre interactionnel, anthropomorphisme et « canimorphisme » apparaissent comme des outils de connaissance ordinaire dans le cours des relations entre « l'homme familier » et « le chien de compagnie » (il ne s'agit pas d'un outil méthodologique comme chez Frans de Waal – voir la notion d'« anthropomorphisme méthodologique »). Les différentes séquences nous montrent qu'il est difficile pour « l'homme familier » de considérer « le chien » comme « un homme » – de l'anthropomorphiser totalement – ou, au contraire, de le considérer comme une pure altérité.

- 6 Pour Marion Vicart, l'anthropomorphisme est une sorte d'« économie cognitive » (p. 163) correspondant à « une forme d'oubli de l'altérité animale » et non pas le résultat d'« un travail de projection sur lui » (p. 164). C'est moins un excès qu'un amortisseur qui permet de repenser la question du visage, de l'envisagement de la face des chiens. Le « canimorphisme » suit le même mécanisme mais de façon symétrique (p. 163). C'est la perception vague du chien et de « l'homme » qui permet la paix de la coprésence (p. 151).
- 7 La seconde partie du livre est consacrée à l'examen critique de plusieurs théories et méthodologies afférentes aux relations des animaux et des hommes. Les approches qui réduisent « le chien » à un objet d'expérience (comme l'éthologie cognitive qui « décontextualise » l'animal en l'observant « au travail ») ou à un objet culturel et symbolique (l'anthropologie de la nature formulée Philippe Descola), ou bien encore à un « faitiche » (selon la formule de Bruno Latour en sociologie des sciences) sont tour à tour réfutées. L'asymétrie de ces démarches (où l'on ne s'intéresse à l'animal que dans l'horizon d'un savoir sur l'humain) marque leurs limites. À ces différentes approches, Marion Vicart préfère l'approche phénoménographique inspirée de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Elle compare les différents modes d'être et les états de présence de « l'homme » et du « chien », ce qui lui permet d'adopter une démarche symétrique. L'auteure utilise habilement les données les plus récentes de l'éthologie, notamment les travaux d'Adam Miklosi, pour vérifier la validité de certaines assertions philosophiques. L'éthologue fait alors mentir le philosophe Gilles Deleuze lorsque celui-ci écrivait : « Ce que je reproche fondamentalement au chien, c'est d'aboyer. L'aboiement m'apparaît comme le cri le plus stupide [...] la honte du règne animal³. » Marion Vicart nous invite alors à « une rééducation du regard et des habitudes de pensées ». Les notions de la sociologie classique, comme celles d'Erwin Goffman – qui s'était d'ailleurs laissé influencer par certaines connaissances éthologiques (p. 90) – sont également convoquées, comme l'emploi étonnant du concept de ruses humaines et canines pour ne pas perdre la face (p. 89). Mais là encore, Marion Vicart marque sa différence en insistant surtout sur la singularité de la démarche phénoménographique qui s'intéresse davantage aux présences qu'aux acteurs ; aux lieux qu'aux effets de scène et aux stratégies ; aux faits qu'aux événements.

NOTES

1. Despret V. (2009), « Rencontrer, avec Donna Haraway, un animal », *Critique*, 747-748, p. 745-757. <http://www.vincianedespret.be/wp-content/uploads/Rencontrer-un-animal-avec-haraway.pdf>
2. Baudelaire C. (1991 [1862]), *Petits poèmes en prose. Le Spleen de Paris*, poème « Les bons chiens », Paris, Le livre de poche.
3. « A comme Animal », *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, de Pierre-André Boutang, entretiens avec Claire Parnet réalisés en 1988, Éditions Montparnasse, 2004.